

RECOMMANDATIONS POUR LA DISSERTATION ÉCONOMIQUE

Christian BIALÈS
Professeur honoraire de Chaire Supérieure
en Économie et Gestion
www.christian-biales.fr

Ce site se veut évolutif. Pour cela il fait l'objet d'un enrichissement documentaire régulier.

© Les textes édités sur ce site sont la propriété de leur auteur.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise, aux termes de l'article L122-5, que les reproductions strictement destinées à l'usage privé.

Pour toute utilisation de tout ou partie d'un texte de ce site, nous vous demandons instamment d'indiquer clairement le nom de l'auteur et la source :

CHRISTIAN BIALÈS

Professeur honoraire de Chaire Supérieure en Économie et Gestion
Montpellier (France)

www.Christian-Biales.fr

Tout autre usage impose d'obtenir l'autorisation de l'auteur.

Vous pouvez aussi [mettre un lien vers cette page](#)

Quelques réflexions préliminaires :

Toutes les épreuves des examens et concours doivent permettre aux examinateurs et interrogateurs d'évaluer à quel degré vous maîtrisez au moins les cinq types de savoirs suivants :

- 1- Le *savoir académique et scientifique*, d'où la nécessité de faire vos révisions à partir de livres et d'articles de niveau universitaire.
- 2- Le *savoir-faire* correspondant à l'épreuve considérée. Chaque type d'épreuve a ses règles du jeu qu'il faut parfaitement connaître et admettre (sinon, on ne « joue » pas). D'où la nécessité de s'informer non seulement sur les caractéristiques des épreuves du concours (nature, coefficients, durée) mais aussi sur les types de sujets et sur les remarques, recommandations et conseils des jurys en prenant connaissance des annales et des rapports de jury.
- 3- Le *savoir gérer le temps* dont on dispose.
- 4- Le *savoir gérer son stress*.
- 5- Le *savoir gérer ses frustrations*, dans la mesure où, dans le temps imparti pour l'épreuve, il n'est pas possible de tout dire : il faut donc faire des choix, élaborer des priorités et des hiérarchies, et assumer des renoncements.

Pour maîtriser progressivement ces divers savoirs, rien ne vaut des entraînements le plus nombreux possible dans les conditions du concours préparé.

Également de manière générale, il faut, que l'épreuve soit écrite orale :

- 1- une expression *correcte* ;
- 2- un raisonnement *rigoureux* ;
- 3- un discours *structuré*.

Définition de l'épreuve de dissertation :

Le mot « *dissserter* » vient du latin « *dissertare* », qui est lui-même dérivé de « *disserere* », qui signifie « enchaîner à la file des idées, des raisonnements, exposer avec enchaînement et avec raisonnement, soutenir en argumentant ».

Plusieurs mots sont très proches du mot « *dissserter* » et les présenter permet d'en préciser le sens. D'ailleurs, ces mots commencent eux aussi tous par di- ou dis- ou de-, qui indiquent à chaque fois la distinction, la différence et la di-vision, la séparation :

Discuter, du latin « *discutere* », lui-même de « *dis-quater* », quater voulant dire agiter, secouer, et *dis-quater* débrouiller, dissiper, déjouer, et *discutere* est passé progressivement en français pour dire « examiner le pour et le contre d'une chose ».

Disputer vient du latin « *disputare* », de *dis-putare*, *putare* signifiant nettoyer, mettre en avant, estimer, évaluer : *disputare* signifie à la fois mettre au net un compte après examen et discussion, examiner point par point une question, exposer un point de vue, discuter et raisonner ; faire une dissertation...

Discourir vient du latin « *discurrere* » (*dis-currere*), qui signifie parcourir. Cette idée de parcours fait inévitablement penser à celle de fil conducteur, d'où faire un exposé suivi. Un discours est un écrit qui traite d'un sujet en le développant méthodiquement (« Le discours de la méthode ») ; d'où la notion de pensée discursive, c'est-à-dire une pensée qui privilégie le raisonnement, par opposition à une pensée fondée sur l'intuition.

Dialoguer vient du latin « *dialogus* », de du grec *dialogos*, qui signifient discussion, entretien.

Délibérer, du latin « *deliberare* », de « *libra* », balance, signifie littéralement faire une pesée dans sa pensée, donc réfléchir mûrement, d'où la notion d'assemblée délibérative, qui renvoie elle-même à celle de débat parlementaire : le concept de délibération nous amène en effet naturellement à celui de débat.

D'autres verbes, construits comme les précédents, méritent aussi d'être convoqués pour éclairer la notion de dissertation : discerner, distinguer, disposer, discipliner, dissiper (la difficulté), ...

La dissertation peut donc être définie comme un « jeu intellectuel » (avec ses règles, ses enjeux et ses risques) consistant en un discours (écrit) qui organise un débat d'idées où chaque idée est discutée et disputée, autrement dit argumentée et soumise à un examen critique, dans le but de dissiper et de déjouer la difficulté que recèle le sujet. Car tout sujet place la pensée devant une aporie qu'il s'agit de dépasser. Rappelons qu'aporie vient du latin « aporia », qui vient lui-même du grec a-poros, sans chemin, donc avec la signification d'embarras, de doute. Tout sujet de dissertation pose une aporie puisqu'il place la pensée dans l'embarras, dans une sorte d'impasse dont il s'agit précisément de sortir.

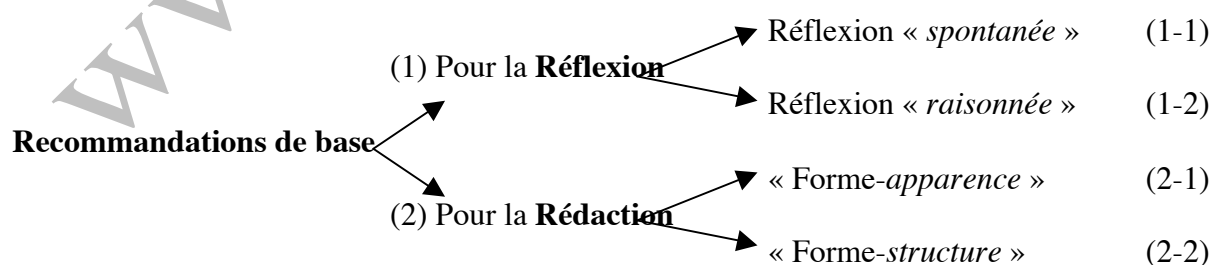
Pour atteindre cet objectif, et parce que les sujets d'économie sont marqués du sceau de la complexité et de l'interdépendance, une méthode souvent employée est celle de la dialectique, du latin « dialectica », qui vient lui-même du grec « dialektikè » : art de discuter, art de raisonner avec méthode, art de confronter et d'organiser les concepts. La dialectique consiste donc à organiser un dialogue, un débat, une controverse, en fécondant l'interaction dynamique qui existe entre les idées contradictoires qui font débat sur le sujet ; et elle sert à surmonter les contradictions.

Notons, sur le plan historique, que la dissertation a été introduite en 1866 par le ministre de l'éducation nationale, Victor Duruy, dans le but de lutter contre le bachotage auquel conduisait l'épreuve de philo qui existait jusqu'alors et qui était une rédaction autour de questions de cours (en 1880, Jules Ferry introduit la dissertation de littérature). Au départ, il était recommandé d'utiliser un plan en quatre parties : préambule, argumentation, récapitulation, conclusion ; puis, avec la publication en 1932 du fameux livre de Félicien Challaye, « La dissertation philosophique », le plan en trois parties s'est progressivement imposé pour devenir incontournable par la suite, en particulier au travers des « courts-traités » de philosophie d'André Vergez et Denis Huisman publiés dans les années 1950.

Plus près de nous, un arrêté du ministre de l'éducation nationale du 5 juin 2001 (BO n°28 du 12 juillet 2001), précise :

« Dans une société démocratique, dont la dynamique ne cesse de se développer sous nos yeux secteur par secteur, il faut de plus en plus savoir argumenter, c'est-à-dire exposer ses idées à la discussion et discuter les idées des autres. Dans une culture où plus personne n'ignore que l'"argument d'autorité" n'est précisément pas un argument (parce qu'il est fondé sur un préjugé), seule une soumission volontaire à cette logique de l'argumentation peut valoir légitimation. Substituer à l'argument d'autorité l'autorité de l'argument, c'est faire la démonstration que toute espèce d'autorité n'est pas vouée à disparaître dans l'école comme dans la société démocratique : que désormais l'on puisse, et même que l'on doive, discuter de tout n'équivaut pas à considérer que plus rien ne vient s'imposer à nous, mais au contraire à reconnaître que la prise en compte du jugement d'autrui, comme interlocuteur présent ou à travers telle grande œuvre du passé, loin d'être un obstacle à une authentique réflexion personnelle, est indispensable à cet élargissement de la pensée sans lequel il n'y a pas d'espace public. En ce sens, la forme de la dissertation n'a rien de désuet. Elle doit être assumée et défendue comme le patrimoine non négociable de l'enseignement philosophique élémentaire ».

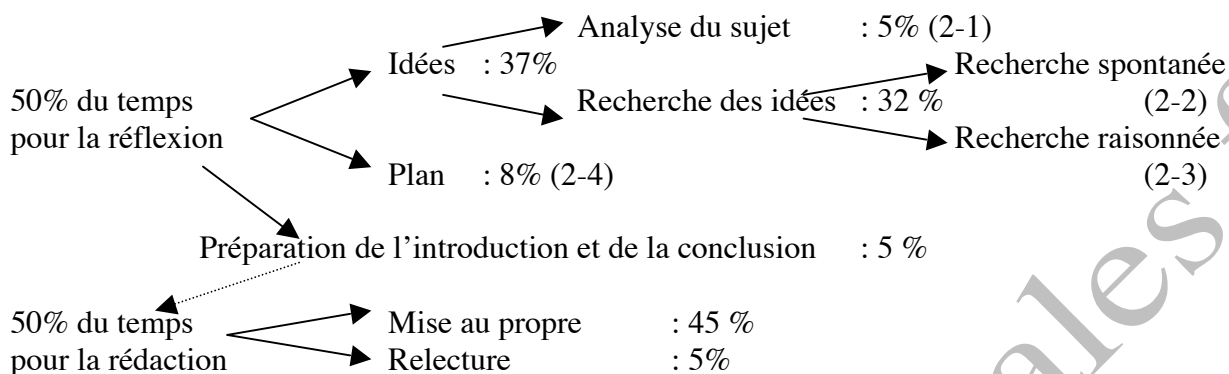
NOS RECOMMANDATIONS :



(1) Recommandations pour la réflexion.

La réflexion doit occuper environ 50% du temps dont vous disposez.

À propos de la gestion du temps, voici un tableau *indicatif* qui peut vous aider à vous fixer des limites temporelles lors du déroulement de l'épreuve :



(1-1) L'analyse du sujet.

Nous avons comparé la dissertation à un jeu intellectuel. Comme dans tout jeu, il y a des risques. Il y a bien sûr des risques difficiles à éviter parce qu'ils dépendent essentiellement du hasard et de phénomènes difficilement contrôlables par le « joueur ». Le sujet posé en est le premier exemple. Il y a des sujets plus ou moins faciles mais un sujet difficile l'est pour tout le monde... On peut être plus ou moins à l'aise face à un sujet, selon la formation que l'on a reçue et selon la qualité des révisions que l'on a faites. Par ailleurs, on peut être plus ou moins en forme le jour de l'épreuve. Il n'empêche qu'en tout état de cause, étant donné l'enjeu, il faut donner le meilleur de soi-même et respecter le plus scrupuleusement possible les règles du jeu. Car, comme il s'agit en définitive de trouver un compromis entre deux objectifs en apparence contradictoires, faire entendre sa différence à l'examineur tout en étant parfaitement académique, l'application très fidèle des règles de l'art de la dissertation est déjà un gage de réussite.

Mais il y a aussi des risques que le candidat doit apprendre à maîtriser. Le premier et le plus important de ces risques consiste à se tromper de sujet. C'est pourquoi la phase d'analyse du sujet est capitale lors de la période de réflexion.

Remarque préalable : pour les deux phases de réflexion envisagées ci-après, il est possible, et même souhaitable, quand on la maîtrise relativement bien et qu'on en a une bonne pratique, d'utiliser la méthode des cartes, la *carte heuristique* (mind map) qui utilise la représentation en arbre et/ou la *carte conceptuelle* (concept map) qui utilise la représentation en graphe. Signalons pour ceux qui veulent en savoir plus sur ces cartes que plusieurs sites Internet y sont consacrés et que des logiciels existent pour les mettre en œuvre en utilisant l'outil informatique.

(1-2) La recherche d'idées spontanée.

Dès que le sujet vous est remis, votre réflexion se lance d'elle-même. Il convient d'ailleurs de noter toutes les idées qui vous viennent ainsi spontanément à l'esprit pour pouvoir les retrouver facilement par la suite. N'oubliez donc pas de préparer du brouillon avant même que le sujet ne soit distribué aux candidats. À propos de brouillon, prenez l'habitude de n'écrire que sur le recto, en numérotant vos feuillets, pour pouvoir avoir à tout moment une vue « panoramique » sur l'ensemble de vos réflexions.

Pendant un certain temps, des réflexions très diverses vont venir à votre esprit, qui travaille par *associations d'idées*, par *analogies* en exploitant les ressemblances et les rapprochements mais également

les oppositions et les contrastes, et *par contiguïtés* en favorisant les parallélismes, les simultanités et les proximités.

Lors de cette « réflexion spontanée », il est inévitable que vous recouriez à votre mémoire et que par conséquent vous réfléchissiez au sujet à traiter au travers d'un cours que vous avez eu, d'un livre que vous avez lu, d'un article que vous avez parcouru ou d'une émission télévisée ou radiophonique que vous avez vue ou entendue. À chaque fois, laissez jouer spontanément associations d'idées, analogies et contiguïtés. Et prenez toujours en note le fruit de ces réflexions. Faites une prise de notes avec des trous et des espaces entre les mots-clés ou les expressions-clés pour regrouper rationnellement, en fonction de leur proximité thématique, les mots et les expressions que vous glangez au fur et à mesure.

Dès la deuxième ou troisième minute de réflexion spontanée, vérifiez que votre réflexion ne vous fait pas courir le risque de vous tromper de sujet et ne vous mène pas sur une mauvaise piste.

Pour éviter au maximum de se tromper de sujet, il faut en quelque sorte tenter de deviner pourquoi le choix du concepteur ou de l'équipe de concepteurs s'est porté en définitive sur ce sujet. Il faut donc questionner la Question posée par le sujet et pour vous aider à deviner efficacement, nous vous conseillons de vous poser les deux questions suivantes :

- Première question : *pourquoi ce sujet plutôt qu'un autre ?* La réponse à cette question se trouve dans l'actualité des faits et dans l'actualité des idées (autrement dit des théories et des recherches). Il convient donc d'être au fait de cette double actualité grâce à l'utilisation tout au long de la préparation des différentes sources d'informations auxquelles vous avez accès et qui répondent de manière pertinente à ce double objectif.
- Deuxième question : *pourquoi ce sujet est-il posé comme cela et pas autrement ?* Cette question vous conduit à soupeser les différents termes du sujet, à réfléchir sur les sens possibles de chacun, sur l'importance de l'ordre dans lequel ils sont placés les uns par rapport aux autres, sur le rôle des conjonctions qu'il comporte. Il peut être intéressant d'imaginer vous-même des intitulés voisins sur le même thème : vous apprécierez ainsi beaucoup mieux les différences entre le sujet posé et les autres sujets possibles et en déduirez par là la spécificité du sujet que vous avez à traiter.

(1-3) La recherche d'idées raisonnée.

Quand la réflexion spontanée donne en quelque sorte des signes de fatigue, il faut rapidement passer à la phase de la recherche d'idées raisonnée. Cette recherche est qualifiée de raisonnée dans la mesure où elle utilise une démarche systématique pour balayer la totalité du sujet en envisageant toutes les dimensions, si possible de manière exhaustive. Elle consiste à passer en revue une séquence de questions, en veillant à laisser fonctionner pour chacune d'elles les ressorts de la réflexion spontanée (associations d'idées, analogies, contiguïtés). Les nouvelles idées que cette méthode vous inspire permettent de compléter celles collectées lors de la phase précédente ; il est bien sûr souhaitable de regrouper thématiquement les unes et les autres. La séquence de questions que nous proposons (QOOQCCP...) est listée ci-dessous. Nous proposons pour chaque question une décomposition possible, adaptée aux sujets économiques, et le plus souvent possible de manière dichotomique pour favoriser la réflexion dialectique et pour faciliter éventuellement l'émergence d'un plan. Rien ne vous empêche de compléter cette liste en fonction de votre propre expérience de la dissertation.

- QUI ? Cette question se subdivise au moins en deux sous-questions :
 - à qui ? Pour qui ?
 - Qui est concerné par les termes du sujet ? Quels types d'agents ou groupes d'agents ?
 - Agents privés / agents publics ;
 - Entreprises / ménages / administrations ;
 - Agents non financiers / agents financiers ;
 - Offre / demande.
- QUOI ? Cette question, fondamentale, puisqu'elle vise la définition des termes du sujet, se décompose en plusieurs sous-questions :

Le « quoi » est compris dans quoi ? (de quel(s) ensemble(s) les termes du sujet sont-ils des sous-ensembles ?)

Le « quoi » est fait de quoi ? Que comprend-il ? (quelles sont les différentes sortes de « quoi » ?)

D'où quelle(s) typologie(s) ?

Quels sont les concepts voisins et antinomiques ?

- OU ?

Lieu / Milieu (contexte) ?

National / international ?

Privé / public ?

Marchand / non marchand ?

Économie centralisée / décentralisée ?

Économie de marché / planifiée ?

Économie développée / sous-développée ?

- QUAND ?

Cette question concerne la chronologie (histoire / processus) ;

Durée et ruptures temporelles

Fréquence

Période (courte période / longue période en microéconomie, court terme / long terme en macroéconomie)

Ex ante / ex post

Statique / statique comparative / dynamique

Expansion / récession -> croissance et fluctuations

Équilibre / déséquilibre / cycles / crises

- COMMENT ?

Le « comment » des moyens

Le « comment » des manières

- COMBIEN ?

Combien de fois : problème de la mesure du phénomène (quantitatif / qualitatif) ;
définition et hiérarchisation des critères de mesure

Combien de Qui ? de Quoi ? d'Où ? de Comment ?

- POURQUOI ?

Le « pourquoi » des buts :

principal / accessoire ;

C. T. / M. T. / L. T.

Le « pourquoi » des causes :

Directes / indirectes ?

Micro / méso / macro ?

Endogènes / exogènes ? Autonomes / induites ?

Permissives / motrices ?

Réelles / monétaires ?

Indépendantes / interdépendantes ?

À propos des causes, se souvenir que la meilleure réponse que l'on peut faire au fond de soi aux questions économiques est : « ça dépend », et qu'en définitive on attend de vous que vous explicitiez dans votre développement de dire de quoi précisément cela dépend...

Se souvenir aussi de la très grande fréquence en économie des causalités circulaires.

- SOUS QUELLES CONDITIONS ?

Fond / forme ?

Absolues / relatives ?

Favorables / défavorables ?

Cette question conduit à se poser les questions des obstacles, des entraves, des contraintes d'un côté et des opportunités de l'autre.

- AVEC QUELLES CONSÉQUENCES

Portée / limites

Directes / indirectes ?

Favorables / défavorables -> avantages / inconvénients

Réversibles / irréversibles ?

Ou AVEC QUELS EFFETS ?

Recherchés / pervers ?

Conjoncturels / structurels ?

Immédiats / à plus long terme ?

Réels / monétaires ?

Micro / méso / macro ?

Quantitatifs / qualitatifs (mesurables / non mesurables) ?

Symétriques / asymétriques ?

Effets divers : effet-prix (de substitution, de revenu), de domination, de propagation, de diffusion, d'imitation, de cliquet -> la notion d'élasticité, ...

- SELON QUEL POINT DE VUE ?

Selon les principaux courants de la pensée économique ;

Selon les principaux objectifs économiques : efficacité / équité ; causalité / régulation (régulation spontanée / régulation commandée), ...

Quatre remarques importantes :

1) Cette grille de questionnement ne doit pas conduire ipso facto à un plan-inventaire et a fortiori à un catalogue. Les idées sont à hiérarchiser car tous les arguments ne se valent pas.

2) Pour pousser la réflexion toujours plus loin dans un esprit dialectique, adoptez la démarche consistant à vous demander, systématiquement pour chaque proposition, après avoir trouvé des arguments montrant que la proposition que vous venez d'avancer est valide, s'il n'y a pas des arguments également valables pour défendre la proposition contraire.

3) Concernant les arguments que vous apportez à l'appui de vos diverses propositions, privilégiez les arguments de validité au détriment des arguments d'autorité.

4) La question « selon quel point de vue » est la dernière de notre liste mais pas la moins importante, tout au contraire : c'est peut-être même cette question que vous avez intérêt à avoir en toile de fond de toute votre réflexion. En effet, d'abord, la dissertation consiste précisément pour l'essentiel à « mettre en débat » les grilles d'analyse théoriques des faits concernant le sujet ; ensuite, une judicieuse référence aux différents courants de la pensée économique est un gage de rigueur pour votre développement ; enfin, les correcteurs critiquent toujours véhémentement les prestations qui accumulent des « discussions de café du commerce » et/ou dans un « style journalistique ».

Voir en *annexe* deux applications de la méthode QQQQCCP élargie, la première consacrée à l'étude de la crise et la deuxième consacrée à l'étude de la libéralisation financière.

(1-4) Le plan.

Cette étape comporte deux phases, l'une pour arrêter le plan qui sera suivi, l'autre pour répartir les idées collectées lors des phases de réflexion dans les différentes parties et sous-parties du plan.

(1-4-1) La définition du plan à suivre.

Il se peut qu'en menant votre réflexion, notamment au détour de l'une des dichotomies de la recherche d'idées raisonnée, un plan vous semble particulièrement bien convenir.

Sinon, le tableau suivant peut vous aider : il met en parallèle les principaux types de sujets et les types de plans qui semblent les mieux adaptés.

SUJET « ANALYSE »

Sujet « question centrale »
(ex. : l'investissement immatériel ;
la désinflation compétitive ;
le principe de rationalité)

Plan « inventaire »
(des caractéristiques, des types et aspects, des causes, des conséquences, ...)
Plan « Éco. Po. de... / Politiques économiques pour... »

Sujet « question amont-aval »
(ex. : les logiques de l'intervention de l'État ;
les causes de l'inflation ;
les conséquences de la RTT)

Plan typologique
(en fonction des objectifs, des rôles, des moyens utilisés, ...)
Plan par opposition de catégories
(des causes, des conséquences, des effets, ...)

SUJET « DISCUSSION »

Sujet à problématique explicite
= sujet « controverse »

(Ex. : l'investissement favorise-t-il l'emploi ?
le plein emploi est-il un concept dépassé ?
faut-il réformer notre système de retraite ?)

Plan par subdivision de concepts
(décomposition des notions concernées en deux ou trois dimensions contradictoires)

Plan dialectique
(thèse / anti-thèse / synthèse ; oui / mais ; non / mais, ...)

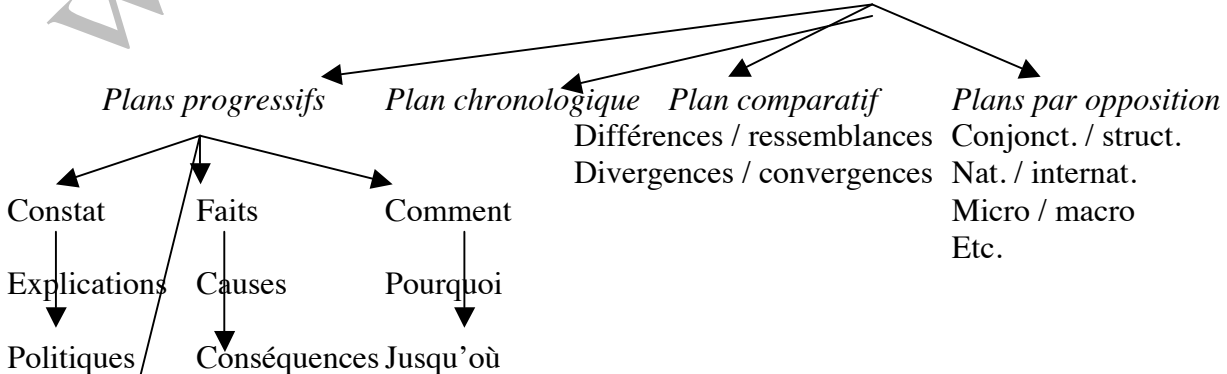
Sujet à problématique implicite
= sujet « mise en relation »

(Ex. : efficacité économique et justice sociale ;
fiscalité et comportements économiques ;
Productivité et emploi)

Plan interactif
(analyse des relations de causalité circulaire, des corrélations, ...)

SUJETS DIVERS

Plans transversaux



Économie politique de... (connaissance)



Politiques économiques pour... (action)

(1-4-2) L'élaboration du plan détaillé.

Une fois le squelette de votre devoir dessiné, il convient de lui donner un minimum de chair en prévoyant un plan relativement détaillé pour faciliter au maximum votre travail de rédaction.

Pour cela, on peut vous recommander la méthode suivante.

D'abord, vous prenez deux ou trois feuilles selon le nombre de parties que comporte votre plan ; vous n'utilisez que leur recto ; vous leur donnez les titres de vos parties, et vous les divisez en un nombre de colonnes égal à celui des sous-parties.

Ensuite, vous répartissez dans les différentes colonnes, sous formes de mots-clés et d'expressions-clés, les idées que vous avez collectées lors de votre travail de réflexion. Ce travail de répartition se double nécessairement de deux opérations indispensables pour pouvoir réaliser un développement cohérent, rigoureux, structuré et progressif : la sélection et la hiérarchisation des idées. La sélection consiste à barrer les idées qui ne vous semblent pas (ou plus) en relation significative avec votre problématique et la hiérarchisation se réalise par exemple en encadrant, en soulignant ou en surlignant différemment les idées selon leur degré d'importance. On peut aussi faciliter cette hiérarchisation des idées en les répartissant dans les colonnes idoines en ménageant des trous pour permettre d'en intercaler d'autres au fur et à mesure.

Une fois cette phase terminée, comme vous avez la logique d'ensemble de votre développement bien en tête, vous êtes en mesure de préparer au brouillon l'introduction et la conclusion de votre devoir, et nous vous rappelons quel soin méritent ces deux moments privilégiés de la dissertation.

(2) Recommandations pour la rédaction.

Il faut être convaincu qu'à l'écrit comme à l'oral, la forme compte autant sinon plus que le fond, non seulement parce que l'habit fait quand même le moine mais aussi et surtout parce que la liberté du fond vient de la contrainte de la forme. Comme l'a écrit Victor Hugo, « *la forme, c'est le fond qui remonte à la surface* ».

Il n'est d'ailleurs pas possible de réaliser une prestation dont la forme soit satisfaisante si le fond laisse complètement à désirer. Par contre, il est possible que le candidat ait les connaissances et les capacités nécessaires pour bien comprendre et bien analyser le sujet mais que ces qualités n'apparaissent pas clairement et ne soient pas valorisées à cause d'une forme déficiente : c'est cet écueil-là qu'il faut éviter absolument.

(2-1) Recommandations pour la forme-apparence.

La présentation est un facteur de séduction...

- Veillez à ce que votre écriture soit facile à lire et même, si possible, agréable à lire. Utilisez une encre plutôt foncée, noire ou « bleu nuit ». Une lisibilité correcte de votre travail est une exigence absolue : comme en traitement de texte, prévoyez en particulier une marge gauche de 15 mm environ, une marge de droite de 5 mm environ, des marges supérieure et inférieure d'au moins 1 cm, et un interlignage adapté à la grosseur de votre écriture.
- Évitez au maximum les fautes d'orthographe tout au long de votre travail mais surtout dans l'introduction (« la première impression est la bonne »). Se relire est toujours nécessaire, a fortiori lorsqu'on a une orthographe peu sûre. Dans ce cas, relire au moins deux fois : une première fois en faisant attention au sens des phrases, une seconde fois en s'attachant exclusivement à l'orthographe des mots, les uns après les autres, et en vérifiant que les règles de base sont bien respectées.
- Pensez à la qualité de l'accentuation et de la ponctuation.
- Soignez votre style : qu'il soit clair, léger et si possible élégant. Que vos phrases ne soient donc pas trop longues : une phrase par idée, et une idée par phrase (éventuellement deux idées lorsque celles-ci sont opposées et que l'on veut réaliser justement un « balancement circonspect »). Faites attention aux phrases gigognes et aux digressions. Mariez précision et concision. Faites attention au ton que vous adoptez tout au long de votre prestation : il ne faut pas qu'il soit plat, doctrinal, maniériste, sentencieux, dédaigneux, obséquieux, ...
- La rédaction doit être polie, dans les deux sens du terme : il faut polir la rédaction (comme le joaillier polit la pierre précieuse) et il faut que le propos soit toujours correct et même raffiné.
- Votre copie doit être « aérée », donc non compacte, et sculptée, donc avec des repères.
- Prenez un grand soin à la mise en page en calculant savamment vos interlignes, les volumes, les espaces, les transitions, ... Pour cela, vous avez peut-être intérêt à définir une fois pour toutes votre « palette de mise en forme », pour normaliser en particulier vos alignements et espacements.

(2-2) Recommandations pour la forme-structure.

Toute dissertation, de même d'ailleurs qu'un exposé oral, doit être structurée, c'est-à-dire construite : une dissertation doit être une composition, du latin « componere », « cum-ponere », c'est-à-dire placer ensemble, mettre ensemble pour comparer et mettre en accord, mettre aux prises (d'où débat d'idées). Ce mot a même deux sens un peu différents, celui d'agencement (composer un ouvrage) et de négociation (composer avec autrui). Une dissertation doit être une composition dans ces deux sens : elle doit être l'organisation d'un ensemble d'éléments distincts mais solidaires (il s'agit de faire d'un tas d'idées un tout cohérent) et un moyen de confronter et de concilier des points de vue différents (il s'agit de mettre en débat les théories et les faits concernant le sujet posé et de délibérer).

Toute dissertation doit comporter systématiquement trois moments :

- une introduction ;
- un développement ;
- une conclusion.

(2-2-1) L'introduction.

C'est le moment capital, stratégique, de la dissertation. On peut même prétendre qu'à la seule lecture de l'introduction, la note est mise à 2 ou 3 points près seulement ! En effet, l'introduction permet à l'examineur de savoir d'emblée si vous avez bien compris le sujet, si la façon dont vous proposez de le cerner, de l'aborder et de le traiter est convenable. L'introduction donne aussi des informations précieuses sur la qualité formelle du travail au travers de l'orthographe et de l'élégance du style (notons que le mot français « disert », qui s'applique à celle ou celui qui parle avec facilité et élégance, vient du verbe latin « disserere », comme le mot dissertation lui-même). Il faut donc absolument porter l'attention la plus grande à la rédaction de l'introduction, en soupeser tous les mots, se montrer très minutieux sur la ponctuation, etc. Cela exige bien sûr de la préparer soigneusement au brouillon en la peaufinant au maximum.

Une introduction doit se composer de trois moments qui dépendent progressivement les uns des autres, c'est le principe des « 3 P » : Présentation du sujet, Problématique, Plan. Et la préoccupation centrale doit être celle du Sens.

1) *La présentation du sujet.*

Il s'agit dès ces premières lignes de la dissertation de préciser le *sens, au sens de signification*, du sujet.

- Dès la phrase d'accroche, l'examineur doit être « branché » sur le sujet et comprendre que vous en avez saisi l'enjeu et l'intérêt, que vous l'avez bien « perçu » (le latin *sensus* vient du verbe *sentire* qui signifie percevoir, par les sens et par l'intelligence). Par cette phrase d'accroche, il faut accrocher à la fois le sens du sujet et l'intérêt du correcteur.

Cette accroche peut être conçue de plusieurs manières. Très souvent, les candidats utilisent le procédé de la citation. Mais il est difficile d'avoir dans son répertoire de citations celle qui cible parfaitement le sujet. Il est donc souvent préférable d'évoquer une situation tirée de l'actualité des faits et/ou des idées, ou de partir de la genèse du problème posé, ou du cadre thématique dans lequel le sujet se situe, ou encore d'un paradoxe que soulève plus ou moins explicitement le sujet.

- Préciser le sens du sujet, au sens de « signification », rend en général nécessaire la définition des termes du sujet, mais cela n'est jamais suffisant. La seule définition des termes du sujet ne permet pas de mettre en évidence l'enjeu et l'intérêt du sujet : rarement, les termes du sujet sont exactement ceux du débat que le sujet doit susciter.

- La présentation du sujet doit expliciter clairement la Question que pose le sujet. D'ailleurs, certains sujets sont exprimés sous la forme d'une question, avec un point d'interrogation, tandis que d'autres se présentent sous la forme d'une simple phrase, souvent très courte. Dans le premier cas, il faut se demander si la question posée n'en cache pas éventuellement une plus importante encore ; il faut penser au message que l'on trouve encore aux abords de certains passages à niveau : « attention, un train peut en cacher un autre ». Dans le second cas, il faut transformer le sujet en une question. D'ailleurs, une épreuve de dissertation est en réalité une super-interrogation écrite qui consiste à évaluer les candidats en leur posant une question plus vaste et plus difficile que pour une simple interrogation faite par exemple en cours d'année, pour savoir s'ils savent (sur le plan académique, sur celui du savoir-faire, pour la gestion du temps, du stress et de la frustration...).

2) *Votre problématique.*

La problématique est la façon de penser la Question posée par le sujet, telle qu'elle a été explicitée précédemment, en soulevant deux ou trois sous-questions particulièrement pertinentes. La façon de

penser la Question posée donne à la réflexion d'ensemble la cohérence indispensable, c'est le fil conducteur du devoir ; les sous-questions pertinentes constituent les bases de l'organisation et de la conduite du débat argumenté qui fera l'objet du développement.

La problématique vous permet ainsi de préciser dans quel sens vous comptez orienter votre réflexion sur le sujet posé, *sens au sens de direction*. Les sous-questions choisies correspondent en effet aux principaux axes que vous sélectionnez pour traiter le sujet. Alors que le sujet est posé, qu'il est une donnée, la problématique reste à élaborer. Le sujet est arrêté par le jury, la problématique est choisie par vous. Rappelons que problème vient du grec et signifie jeter en avant une question difficile à résoudre (littéralement, jeter une pierre sur le chemin des voyageurs pour faire obstacle et les détrousser). L'élaboration de la problématique vous fait courir un risque supplémentaire, celui de choisir un fil conducteur qui ne soit pas très pertinent aux yeux du correcteur, celui de donner l'impression d'« être à côté de la plaque ». Concrètement, après avoir listé les principales questions que le sujet posé soulève, vous annoncez les deux ou trois questions que vous allez prendre comme directions pour votre analyse en en n'oubliant pas de justifier votre choix. Le risque de faire un mauvais choix est réduit si vous avez mis beaucoup de soin à « présenter » le sujet en explicitant l'enjeu qu'il révèle et sur l'intérêt qu'il présente, « ici et maintenant ». D'ailleurs, certains sujets ont des libellés qui facilitent le choix d'une problématique, on dit qu'ils sont à « problématique explicite » (par exemple, « progrès technique et emploi »). Mais d'autres sujets sont à problématique plus ou moins implicite, plutôt plus comme c'est le cas des sujets de « mise en relation » (« inflation et chômage » en est un exemple fameux) et plutôt moins quand ils se rapprochent de « questions de cours ».

Une bonne problématique doit être ni Partielle, ni Partiale (P-P). Pour qu'elle ne soit pas partielle, il faut qu'elle soit Exhaustive. Pour qu'elle ne soit pas partiale, il faut qu'elle soit Équilibrée (donc, E-E).

Une *problématique exhaustive* signifie concrètement que les sous-questions choisies doivent permettre d'embrasser le sujet dans sa totalité, d'en envisager toutes les dimensions. La problématique et ses sous-questions doivent prouver que vous comprenez le sujet dans toute son amplitude et dans toute sa plénitude : comprendre vient du latin « comprehendere », embrasser par la pensée, saisir par l'intelligence, de « com-prehendere », prendre avec. Une problématique « exhaustive » doit cependant tenir compte de la nature de l'épreuve, de sa jurisprudence telle qu'elle est établie par les rapports de jurys, du temps qui vous est imparti et surtout de l'actualité des faits et des idées. Beaucoup de sujets sont de grande ampleur et il n'est pas possible ni même souhaitable de les traiter dans absolument tous leurs aspects : en justifiant votre choix, il est alors nécessaire de procéder à une *délimitation* du sujet. La délimitation minimale à prévoir consiste la plupart du temps à préciser le cadre spatio-temporel dans lequel on traitera le sujet. Cette opération de délimitation permet en outre d'éviter un autre risque que vous encourez, celui du hors-sujet.

Une *problématique équilibrée* signifie que les sous-questions choisies correspondent à des façons de voir le sujet, à des grilles d'analyse de la Question posée, qui sont empruntées à plusieurs conceptions et écoles de pensée sans en privilégier certaines au détriment d'autres. Le choix des sous-questions doit justement permettre de « jongler » de manière cohérente, argumentée et structurée avec les différents points de vue théoriques et pratiques sur le sujet.

En somme, la problématique permet de passer de la multiplicité des perspectives à l'unité d'un tout ; dans le respect de deux exigences que vous devez avoir tout au long de votre travail : rigueur et cohérence.

3) *L'annonce du plan.*

L'introduction se termine par l'annonce du plan qui est adopté pour le développement : cette annonce consiste à préciser les étapes de votre stratégie de développement du sujet. Pour qu'il y ait un lien naturel et immédiat entre votre problématique et votre plan, ces étapes doivent renvoyer, d'une manière ou d'une autre, aux deux ou trois sous-questions de votre problématique puisque celles-ci constituent l'architecture de votre développement en étant les piliers fondamentaux.

Remarque : Le mot « sens » revêt dans ce qui précède une importance particulière. Nous venons d'insister sur le fait qu'il est au cœur de la présentation du sujet au sens de « signification » et au cœur de la problématique au sens de « direction ». Nous pouvons ajouter qu'il doit être compris aussi dans le sens de

« sensation » : la qualité de votre langue, de votre style, de votre syntaxe, doit donner du plaisir à vous lire. N'oubliez pas que savoir et saveur ont la même racine et la même étymologie latine : « sapere » veut à la fois dire avoir du goût et avoir de l'intelligence.

(2-2-2) Le développement.

2-2-2-1 *L'objectif du développement.*

Le développement a pour finalité de développer la problématique que vous avez retenue et qui est présentée dans le point 2 de l'introduction.

Le développement doit avoir pour devise : « *CQFD* ». Seulement, il ne faut pas entendre par là « ce qu'il faut démontrer », car vous n'avez rien à démontrer, en dehors du fait que votre dissertation est de bonne qualité. Il ne faut en effet pas confondre une dissertation avec une thèse, qui, elle au contraire, amène son auteur à défendre « sa thèse » et donc à démontrer la justesse de ses vues. Dans le cas de la dissertation, la devise « *CQFD* » doit être comprise dans le sens « *ce qui fait débat* ». Il faut en effet faire débattre entre eux les différents points de vue théoriques et pratiques sur la Question que soulève le sujet. Autrement dit, le développement doit mettre en scène les différentes grilles d'analyse du sujet en « jouant » dialectiquement sur les contradictions qui existent entre elles. Autrement dit encore, tout doit se passer dans le développement comme si vous étiez l'animateur d'un débat contradictoire entre plusieurs participants, certains représentant les grands courants de la pensée économique, d'autres étant des experts reconnus de la vie économique et sociale. Les uns et les autres sont conviés à avancer leurs arguments sur le thème proposé et à répondre aux arguments de leurs contradicteurs. Et c'est vous qui êtes le maître de cérémonie pour assurer la cohérence et la clarté du débat, en veillant scrupuleusement à ce que ce débat emprunte bien les voies que votre problématique a prévues. Vous êtes le meneur de jeu, le metteur en scène. Autrement dit enfin, vous devez prouver dans la dissertation votre art de penser plutôt que votre art de convaincre, et par conséquent votre aptitude à produire un développement strictement structuré et rigoureusement argumenté, avec la problématique que vous avez choisie comme fil conducteur de votre réflexion critique.

Cette devise « *CQFD* » s'impose évidemment pour les sujets de type « discussion » mais elle reste en général valable aussi pour les sujets de type « analyse ».

2-2-2-2 *La présentation du développement*

Le développement doit présenter au moins deux qualités : il faut qu'il soit d'une part ordonné et non chaotique et d'autre part continu et non rhapsodique.

Le développement n'est jamais à rédiger complètement au brouillon ; le temps dont vous disposez ne vous le permet pas. Il faut donc se contenter de procéder par mots-clés et phrases-clés. Revoir la partie consacrée aux recommandations sur la réflexion. Répondons plutôt ici aux principales questions qui se posent en général à propos de la présentation du développement.

Question 1 : faut-il des titres et des sous-titres ?

Le développement doit être parfaitement lisible, dans la forme et dans le fond. Pour cela, et contrairement aux dissertations littéraires, il doit faire apparaître explicitement les parties et même les sous-parties, avec des titres. Le choix des titres doit privilégier la cohérence de conception ; d'où le conseil parfois donné de faire en sorte que le titre de la première partie soit le début d'une phrase et que le titre de la seconde soit la suite de cette même phrase. La présentation des titres et des sous-titres doit être normalisée. À l'intérieur de chaque sous-partie, prévoir un ou deux niveaux de paragraphes, mais en ne les matérialisant qu'au moyen d'un « renforcement » (ou retrait positif) plus ou moins important selon le niveau du paragraphe. De manière très générale, les titres, sous-titres, paragraphes et sous-paragraphes doivent se présenter en fonction d'une feuille de style qu'il est possible de définir à l'avance et une fois pour toutes. Pensez aussi aux espaces qui aèrent votre copie.

Question 2 : combien faut-il de parties et de sous-parties ?

En économie, il est souhaitable de prévoir des plans en deux parties. Mais mieux vaut un bon plan en trois parties qu'un plan médiocre en deux parties. En définitive, nous dirons deux ou trois mais a priori plutôt deux que trois. Cela dit, une règle du jeu de l'art de la dissertation est que l'on doit avoir affaire en toute hypothèse à un plan soit binaire soit ternaire, c'est à dire dans lequel le nombre de sous-parties est rigoureusement égal au nombre de parties. Nous estimons que cette règle peut être adoucie sans inconvénient en disant que l'essentiel est qu'il y ait le même nombre de sous-parties dans chaque partie. La règle est donc : autant de sous-parties partout ! C'est ainsi par exemple que dans un plan en deux parties, chacune des parties peut être subdivisée soit en deux soit en trois sous-parties. On aura compris que les principes à respecter sont en définitive ceux de la symétrie et de l'équilibre.

Question 3 : peut-on faire des schémas et utiliser la formalisation mathématique dans une dissertation économique ?

La réponse est positive mais à deux conditions. D'abord, que ce soit fait avec modération. Il ne s'agit pas de transformer le devoir en une sorte de bande dessinée ou en devoir de mathématique. Ensuite, il faut prendre soin d'accompagner systématiquement ces graphiques et expressions mathématiques d'explications et de commentaires « en clair ».

(2-2-3) La conclusion

De même que l'introduction comporte trois moments « P », la conclusion comporte trois moments « É » : Évaluation, Élargissement, Épilogue.

L'*évaluation* correspond à la conclusion à proprement parler, mais il ne s'agit pas de prendre parti pour telle ou telle thèse évoquée lors de la confrontation réalisée au sein du développement. Même quand le sujet pose directement une question, il ne s'agit pas de donner sans ambages une réponse. Surtout que la meilleure réponse que l'on puisse donner à toutes les questions d'économie est « cela dépend » : comme « cela dépend » essentiellement des points de vue adoptés par les économistes et experts que vous avez convoqués dans le « développement-débat », la conclusion doit résumer les principales thèses en présence. Il faut donc synthétiser les principaux arguments avancés (attention, une synthèse n'est pas une pure et simple répétition) et tenter de dépasser les contradictions qui ont été exploitées pour « faire le tour du sujet ».

L'*élargissement* permet de prendre un peu de champ et de recul par rapport au sujet. Il y a au moins trois façons de procéder : soit on profite de la délimitation du sujet réalisée dans l'introduction pour sortir du périmètre dans lequel on a tenu le développement, soit on s'éloigne de l'économie pour indiquer quels éclairages complémentaires peuvent être apportés sur le sujet posé, soit on reste centré sur la discipline économique pour montrer en quoi le sujet posé peut être mis en relation avec une thématique plus large ou avec des sujets connexes.

L'*épilogue* est la dernière phrase de la dissertation, en général aussi difficile à concevoir que la phrase d'accroche du début. Cette phrase est censée jouer le rôle du bouquet final lors d'un feu d'artifice... Les candidats utilisent souvent l'un des deux procédés suivants : une citation, ce qui est d'ailleurs moins dangereux que pour commencer le devoir dans la mesure où il est moins nécessaire dans la conclusion que la citation soit en prise directe avec le sujet, ou une question qui semble avoir pour fonction d'amener le correcteur vers des horizons quasi-métaphysiques... En réalité, il n'y a pas de recette infaillible pour transformer le point final de la dissertation en point d'exclamation ! Tout est une question d'inspiration.

ANNEXE : Applications de la méthode QQQCCP élargie

1) Application à l'analyse de la crise actuelle.

Cette application permet de développer la méthode que je propose. On remarquera en particulier que chacune des questions donne lieu à des sous-questions prenant souvent la forme de dichotomies pour favoriser à la fois la mise en débat et la planification de la présentation du thème.

QUESTION PRINCIPALE	SOUS-QUESTIONS	APPLICATION À LA CRISE
QUI ?	<p>À qui ? Pour qui ? Qui est concerné par les termes du sujet ? Agents privés / agents publics Entreprises / ménages / administrations Agents non financiers / agents financiers Offre / demande</p>	<p>La gravité de la crise s'explique précisément parce qu'elle affecte tous les agents (privés et publics, financiers et non financiers) et qu'elle concerne de nombreux pays.</p>
<p style="text-align: center;">QUOI ?</p> <p>Cette question est incontournable puisqu'elle vise la définition des termes du sujet.</p>	<p>Le « quoi est compris dans quoi ? » Le « quoi est fait de quoi ? » D'où, quelles typologies ? Quels sont les concepts voisins et antinomiques ?</p>	<p>La notion de crise renvoie en économie à celles de déséquilibre, de dynamique économique, de fluctuations, de récession, de dépression, de déflation.</p> <p>D'abord utilisé dans le vocabulaire médical, le terme de crise évoque une situation critique, une phase particulièrement grave dans l'évolution des événements. Dans son analyse du développement psychosocial de l'individu, Erik Erikson n'étudie pas moins de huit crises en montrant que chaque crise, loin d'être une catastrophe, est un tournant majeur dans ce développement. On retrouve de plus en plus en économie cette idée qu'une crise correspond au passage d'un état à un autre, d'un système à un autre.</p> <p>Les typologies des crises économiques sont nombreuses parce qu'il y a plusieurs critères de classification possibles : la portée et les conséquences (crise salvatrice / crise déstabilisatrice), le niveau de gravité (crise conjoncturelle / crise structurelle), le périmètre (crise locale / crise globale et systémique), la durée (krach brutal, krach lent et rampant), l'origine (crise de marchés - crise de marché des changes / crise du marché boursier - / crise des institutions - crise bancaire / crise d'endettement souverain), la cause principale (crise de change / crise de liquidité / crise de solvabilité, ...), le mode de résolution (avec intervention des banques centrales / avec intervention des États), le type d'analyse proposée (crise d'origine exogène / crise d'origine endogène).</p> <p>La gravité de la crise tient aussi dans le fait qu'elle</p>

		était au départ financière et qu'elle s'est amplifiée progressivement pour toucher la sphère réelle de l'économie et devenir même une crise non seulement globale et mondiale mais également sociale et politique.
OÙ ?	<p>Lieu / milieu (contexte) ? National / régional / international ? Public / privé ? Marchand / non marchand ? Économie centralisée / mixte / décentralisée ? Économie de marché / économie planifiée ? Économie développée / économie sous-développée ? Économie mature / économie émergente.</p>	<p>La crise, qui a débutée aux États-Unis, s'est propagée à toute l'économie mondiale mais a eu des répercussions particulièrement graves en Europe. Avec un développement des hétérogénéités entre pays, y compris au sein de la zone euro.</p>
QUAND ?	<p>Cette question concerne la chronologie, dans sa double dimension : histoire / processus. Comparaison interpériodique. Durée et ruptures temporelles. Fréquence. Période (courte période / longue période en microéconomie, court terme / long terme en macroéconomie). Ex ante / ex post. Statique / statique comparative / dynamique Expansion / récession -> croissance et fluctuations Équilibre / déséquilibre / cycles / crises.</p>	<p><i>L'histoire de la crise</i> : elle a commencé au cours de l'été 2007 mais a connu une accélération en septembre 2008. Elle a connu un développement particulièrement aigu en Europe quand a commencé la crise grecque en 2010 : la contamination de celle-ci à d'autres pays de la zone euro explique la crise des dettes souveraines dont cette zone souffre toujours.</p> <p>La crise actuelle mérite d'être comparée à des crises précédentes, en particulier celle de 1929, en croisant cette question de comparaison dans le temps avec les questions du « pourquoi des causes », des « conséquences », du « comment des manières » pour étudier dans quelle mesure les pouvoirs publics tirent les leçons des crises passées.</p> <p><i>Le processus de crise</i> : analyse de l'enchaînement et de l'enchevêtrement des facteurs explicatifs (voir plus loin le « pourquoi » des causes).</p> <p>En Europe plus qu'ailleurs, difficulté de sortir de la crise et de renouer avec la croissance. Crainte de la déflation à la japonaise.</p> <p><i>La durée de la crise</i> : est-on encore dans l'Hiver de Kondratiev ? Que disent les théories des cycles ? La crise est durable au point que l'on s'installe dans une « culture de la crise ».</p>
COMMENT ?	<p>Le « comment » des moyens Le « comment » des manières</p>	<p>Le Comment des moyens et des manières concerne les sorties de crise : le Comment des moyens avec essentiellement les modalités des interventions des États (politique budgétaire et réformes structurelles) et des Banques centrales mesures conventionnelles et non conventionnelles), et le Comment des manières avec par exemple les « tempi » et</p>

<p>COMBIEN ?</p>	<p>Combien de fois : problème de la mesure du phénomène (quantitatif / qualitatif) ; définition et hiérarchisation des critères de mesure.</p> <p>Combien de Qui ? de Quoi ? d'Où ? de Comment ? de Pourquoi ? ...</p>	<p>l'intensité de ces interventions.</p> <p>Plusieurs critères permettent de caractériser la gravité de la crise :</p> <p>L'évolution de plusieurs taux macroéconomiques : taux de croissance du PIB, taux de chômage, taux d'inflation, taux de change, taux de variation de la masse monétaire, indices boursiers, nombre de faillites d'entreprises et d'établissement financiers, consommation des ménages, investissement des entreprises, taux d'endettement des agents privés et des agents publics, taux d'épargne des ménages, taux de marge des entreprises, indicateurs concernant les finances publiques.</p> <p>L'évolution de plusieurs paramètres pour évaluer l'intensité de la crise de liquidité : l'importance des réserves excédentaires des banques à la Banque centrale, les écarts entre l'Euribor et le « swap » 3 mois d'un côté et l'Eonia de l'autre, les apports de liquidités par la Banque centrale, l'évolution du VIX appelé l'indice de la peur, ...</p>
<p>POURQUOI ?</p>	<p><i>Le « pourquoi » des buts :</i> Principal / accessoire ; C. T. / M. T. / L. T.</p> <p><i>Le « pourquoi » des causes :</i> Directes / indirectes ? Micro / méso / macro ? Endogènes / exogènes ? Autonomes / induites ? Permissives / motrices ? Réelles / monétaires-financières ? Indépendantes / interdépendantes ?</p> <p>En économie, quatre schémas causaux se produisent souvent :</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) la cause A entraîne l'effet B qui lui même rétroagit sur A : c'est le phénomène de causalité circulaire ; 2) la cause A entraîne l'effet B qui lui même est la cause de l'effet C 3) éventuellement, l'effet C peut rétroagir sur A, etc. 4) une cause peut être cachée ou omise : 	<p>La question du « pourquoi des buts » concerne les stratégies de sortie de crise et elle doit être couplée prioritairement avec celle du « comment ».</p> <p>La question du « pourquoi des causes » est, avec la question du « quoi », l'une des plus importantes. Les questions des conséquences et des effets qui suivent en sont également.</p> <p>La question du « pourquoi des causes » est à coupler avec d'autres, notamment celles du « quand » (processus de la crise), du « combien » (évolution des indicateurs de la crise) et du « comment des manières » (stratégies de sorties de crise des pouvoirs publics).</p> <p>La réponse à apporter peut être représentée sous forme d'un schéma comme celui que je propose sur mon site personnel dans la 2^{ème} partie de mon document « marchés et règles ».</p> <p>Le développement des crédits « subprimes » et la titrisation peuvent être considérées comme des causes directes et endogènes à la sphère financière alors que l'éclatement de la bulle de l'Internet, la politique de taux de la Fed et la libéralisation financière et la politique en faveur de l'accession à la propriété encouragées par le pouvoir politique (le Président Clinton) sont des causes plutôt indirectes et exogènes ; mais chronologiquement elles sont premières alors que les précédentes sont secondes. Toutes ces causes peuvent être qualifiées d'objectives mais des causes subjectives occupent une place souvent sous-estimée : on peut les résumer sous l'expression d'esprits animaux (avec les apports bien sûr de J.M. Keynes mais aussi, bien avant, de Gabriel Tarde).</p>

	<p>il faut penser à cela pour ne pas confondre corrélation forte et causalité directe.</p> <p>Par conséquent, la question du « pourquoi des causes » doit être couplée à celles des conséquences et des effets.</p>	<p>La crise des dettes souveraines en Europe est une crise induite par celle des subprimes en ce sens que les gouvernements européens ont été obligés de se porter au secours de leur système bancaire et de la croissance économique. Alors que la crise des subprimes est celle de l'endettement privé, celle des dettes souveraines est celle de l'endettement public. La comparaison entre la crise de 2007 (« grande récession ») et celle de 1929 (« grande dépression ») doit être faite parce qu'elle est instructive sur certaines régularités (l'histoire peut se répéter) et qu'elle éclaire en cela les risques d'une nouvelle crise. En effet, l'analyse des deux grandes crises révèle des causes communes : surabondance de liquidités alimentée par une forte progression des crédits et de la masse monétaire, avec pourtant une inflation faible et une baisse des primes de risque, d'où la formation d'une bulle spéculative, une baisse de l'exigence en matière de qualité des emprunteurs, un système bancaire très concentré, la libéralisation financière.</p> <p>Les difficultés de sortie de crise dans la zone euro soulèvent la question de la responsabilité des politiques mises en œuvre : l'austérité budgétaire et la manière dont elle est pratiquée sont-elles les causes principales de l'enlèvement européen actuel ? La réponse (plutôt négative) à cette question nécessite de constater que la crise européenne a une de ses causes dans la résolution des déséquilibres des balances des paiements entre le Nord et le Sud.</p>
<p>SOUS QUELLES CONDITIONS ?</p>	<p>Fond / forme ? Absolues / relatives ? Favorables / défavorables ? Cette question conduit à se poser les questions des obstacles, des entraves, des contraintes d'un côté et des opportunités de l'autre.</p>	<p>Cette question des « conditions » renvoie à plusieurs points à évoquer : les conditions de sauvetage des banques, les conditions du soutien de l'activité dans un contexte de redressement budgétaire, les contraintes imposées par la discipline européenne (pacte de stabilité et de croissance), les entraves que crée le risque de déflation, les obstacles que soulèvent les réactions sociales et politiques, les opportunités que la crise peut fournir pour accélérer les réformes structurelles, ...</p>
<p>AVEC QUELLES CONSÉQUENCES ?</p>	<p>Portée / limites Directes / indirectes ? Réelles / monétaires-financières Favorables / défavorables -> avantages / inconvénients Réversibles / irréversibles</p>	<p>La crise des subprimes a eu des conséquences immédiates sur les plans financiers (faillites bancaires, dégradation de la situation des entreprises), économiques (rupture de croissance, envolée des déficits publics avec la multiplication des plans de sauvetage) et sociaux (défauts de paiement de ménages, développement du chômage, montée des inégalités de revenus et de patrimoines).</p> <p>La crise des subprimes a eu également pour conséquence de faire qu'à la crise de</p>

<p>AVEC QUELS EFFETS ?</p>	<p>Recherchés / pervers ? Conjoncturels / structurels ? Immédiats / à plus long terme ? Réels / monétaires ? Micro / méso / macro ? Quantitatifs / qualitatifs (mesurables / non mesurables) ? Symétriques / asymétriques ? Effets divers : aléa moral, sélection adverse, effet-prix (de substitution, de revenu), de domination, de propagation, de diffusion, d'imitation, de cliquet -> la notion d'élasticité, ...</p>	<p>surendettement privé qui la caractérise a succédé une crise de surendettement public qui a été spécialement marquée dans la zone euro à cause de la rigidité de la discipline imposée par le Pacte de stabilité et de croissance et de la frilosité de la BCE. Cette crise des dettes souveraines européennes a eu des conséquences tout à la fois financières, macroéconomiques, mésoéconomiques, microéconomiques, sociales et même politiques (instabilité en particulier dans les « pays du Sud »). La période actuelle est caractérisée par les difficultés qu'ont les pouvoirs publics (gouvernements et banque centrale) à gérer le redressement des finances publiques tout en préservant au maximum les ressorts de la croissance économique ; et cela dans un contexte européen marqué par une hétérogénéité croissante des situations économiques et des priorités socio-politiques entre les États membres, hétérogénéité due essentiellement et paradoxalement à la politique monétaire unique.</p>
<p>SELON QUEL POINT DE VUE ?</p>	<p><i>Selon les principaux objectifs économiques : efficacité / équité ; causalité / régulation (régulation spontanée / régulation commandée), ...</i></p> <p><i>Selon les principaux courants de la pensée économique</i></p>	<p>Toute crise économique grave a tendance à entraîner une crise de la pensée économique (au sens de contestation de la théorie dominante et d'émergence de théories hétérodoxes) et une crise des politiques économiques (au sens de remise en cause des instruments traditionnels et de développement d'innovations en matière de politiques publiques). Le tout pouvant former les bases d'un nouveau paradigme.</p> <p>Cela a été le cas à la suite de la crise de 1929 avec la montée en puissance du paradigme keynésien. C'est aujourd'hui le cas avec la crise des années 2007 et suivantes, sauf qu'aucun nouveau paradigme n'apparaît vraiment puisqu'aucun courant de pensée ne propose encore de « théorie générale ». On assiste en réalité à une compétition entre les différents courants de pensée issus de l'histoire de la pensée économique : nouveaux économistes classiques, économistes néo-classiques, qu'ils soient monétaristes ou non, post et néokeynésiens, compétition qui réactive souvent de très vieilles querelles. Encore en marge, des écoles hétérodoxes nourrissent considérablement le débat, en particulier celles de la régulation et des conventions. C'est au travers de ces divers tamis théoriques qu'il convient d'étudier la crise actuelle. Pour prouver la diversité des écoles de pensée, et par là la possibilité d'analyses complètement contradictoires, il est possible de se reporter à deux pages publiées par le journal Le Monde les 25 juin (page 18) et 14 août 2014 (page 16) où, dans l'une et l'autre, deux auteurs réputés font des analyses</p>

		quasiment opposées. On comprend la mission que s'est donnée Steve Keen, professeur à l'Université Kingston de Londres, de démystifier les théories économiques en renouvelant l'épistémologie de l'économie.
--	--	--

2) **Application à l'analyse de l'une des causes de la crise : la libéralisation financière**, qui privilégie les questions : Quoi ? , Pourquoi (des buts et des causes) ? Combien ? Quelles conséquences ?

Comme la libéralisation financière est l'une des principales causes de la crise actuelle, cette application montre que la méthode QQQCCP élargie peut être appliquée non seulement à l'étude du thème principal mais également à l'un de ses sous-thèmes.

Je renvoie le lecteur à l'annexe qui est à la fin du document « Marchés et règles » à l'adresse Internet : <http://www.christian-biales.net/documents/Marchesetreg.PDF>

Ce document consacre d'ailleurs toute sa deuxième partie aux crises financières.